

D/1948.04.13 — André Malraux, «Réunion du 13 avril 1948. Salle des Horticulteurs», discours adressé à des enseignants. Sténotypie de 7 pages. (Archives de l'Institut Charles-de-Gaulle.)

André Malraux

**Réunion du 13 avril 1948 – Salle des Horticulteurs
André Malraux s'adresse à un public d'enseignants**

Je tiens à préciser d'abord que je ne suis ici ce soir que pour prendre contact avec vous. L'importance de votre mission me paraît d'une nature telle qu'il me semble impossible de parler sérieusement de ce dont nous avons à parler ensemble, dans un temps aussi court. Je voudrais pouvoir faire un jour, au nom du Rassemblement, pour le corps enseignant, le même type de discours que j'ai fait pour nos amis des arts et des lettres à la salle Pleyel – et faire suivre ce discours d'une discussion générale, car je crois que le malaise, chez vous comme dans bien d'autres endroits, est si grave qu'il ne peut être résolu qu'avec votre propre intervention.

Par conséquent, je précise bien ceci : on m'a demandé de donner les axes de ce que nous voulions tenter. D'abord, je tiens à dire qu'en face de vous, la politique, à mon avis, n'a aucune importance. Il y a dans cette salle un certain nombre de communistes. Je leur dis ce que j'ai dit à la Sorbonne, c'est-à-dire à un moment où je ne défendais rien ni personne : soyez le plus noblement possible les communistes français que vous pouvez être, c'est plus important que de venir au Rassemblement. Et je dis à nos hommes du Rassemblement : soyez le plus noblement possible des gaullistes, c'est ce que vous pouvez faire de mieux pour la France.

Seconde raison : il se trouve, à la suite de circonstances que je vais vous raconter, que je suis profondément lié à ce dans quoi votre vie entière est engagée. Il se trouve que je suis entré en relations avec le Général de Gaulle uniquement parce que je lui

apportais un plan de transformation de l'enseignement français, et si j'ai été ministre de l'Information – c'est un métier comme un autre – ce n'était pas pour m'occuper des journaux; c'était parce que c'était à l'Information que devait être rattaché le corps enseignant.

J'y attachais de l'importance. Pourquoi ? Lorsque j'étais en Corrèze, clandestin, je me suis trouvé un jour en face d'un instituteur – je répète que je ne fais pas de politique. Il était socialiste, et cet homme, assez tenu à l'écart (vers 1943, le parti socialiste n'avait pas très bonne presse), m'avait paru d'une haute dignité. Je me souviens avoir dit à l'un de ses adversaires politiques : «Mais enfin, est-ce que vous diriez de n'importe lequel de vos adversaires socialistes ce que vous dites en ce moment de ce parti ? Le diriez-vous nommément de M. Chassin ?» (C'était l'instituteur en question). Et cet homme, qui était son adversaire, me répondit : «On peut dire de M. Chassin ce que l'on voudra. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à nous tous dans le village, il nous a enseigné ce que sont les Droits de l'homme». Il voulait dire : ce qu'est la dignité humaine.

Messieurs, c'est la plus haute et la plus noble épitaphe qui puisse être gravée sur une tombe. Fasse la chance qu'elle le soit sur la mienne.

Telles sont donc les raisons qui m'ont rapproché de vous. Je ne crois pas qu'on puisse facilement résoudre le problème du corps enseignant français. Pourquoi ? Parce qu'en définitive, il y a dans ce pays, à l'égard de tout son système de valeurs, une sorte d'instinct permanent de rigolade avec lequel nous sommes tous complices, qu'il ne s'agit d'ailleurs pas de détruire – qui donc ne lit pas *Le Canard enchaîné* ? – mais qu'il faudrait tout de même remettre à sa place.

Quelqu'un qui n'était pas absolument idiot a dit : «L'Allemagne se fera sur l'instituteur allemand», et vous savez comme moi que cette phrase a été reprise lorsque Bismarck a dit «L'Allemagne a été faite par l'instituteur prussien».

Il ne s'agit pas de savoir s'il y a un privilège mystérieux des instituteurs, il s'agit de savoir si dans un pays qui n'a plus de structure – et je ne parle pas que de la France – on peut remplacer la structure qui n'est pas là par une structure imaginaire.

Il n'y a plus dans l'ordre de la culture, de la connaissance humaine, d'autre structure en France que celle représentée par le corps enseignant. Ce qui est fâcheux, c'est de le dire dans cette salle, parce que vous appartenez à ce corps – mais je l'ai dit à la Sorbonne, où il n'y avait pas que du corps enseignant, et, soyez tranquilles, nous aurons à le dire dans d'autres salles !

Lorsqu'il s'agit de ce que vous avez à enseigner, on vous dit inlassablement : «Mais enseignez-vous l'esprit d'une classe, ou enseignez-vous l'esprit d'une autre ?» Attention. Il n'est pas vrai qu'on doive faire inévitablement l'enseignement réactionnaire du maréchal Pétain ou l'inverse. Car il y a quelqu'un que vous estimez tous et qui s'appelle Michelet. C'est l'homme qui a parlé le plus hautement, le plus noblement de la France du Moyen Âge, qui a montré la plus belle figure de Jeanne d'Arc, des révolutionnaires et des républicains. Messieurs, n'oubliez pas que ce qui est votre plus haute mission, c'est de pouvoir trouver au fond de votre cœur les accents sincères par lesquels tout ce qui fut grand dans notre pays soit retrouvé.

Et qu'on ne nous raconte pas d'histoires ! Le jour où une France communiste, usée par 500 ans de gloire ou de malheur, remettra dans ses écoles et dans ses chaires des instituteurs communistes – comme aujourd'hui en Russie on retrouve Tolstoï et Dostoïevski – ces instituteurs communistes français retrouveront, au fond fraternel de la mort la vieille union de ce qui fut le meilleur chez nous, qu'il se soit appelé Jeanne d'Arc, qu'il se soit appelé Danton.

Dans l'ordre pratique, je crois que ce qui est le plus immédiatement indispensable – on l'a dit déjà, et c'est banal, mais il arrive aussi que le banal soit vrai – c'est la revalorisation de la fonction enseignante à tous les degrés. Il n'y a pas d'exemple d'un pays qui se veuille réellement un pays et qui ne le fasse pas. C'est une démagogie imbécile qui, en ce moment, écarte la France de cette évidence.

Il y a une politique, depuis l'instituteur jusqu'au professeur de Faculté, en Russie. Il y en a eu une dans l'Allemagne nazie, il y en a une en Amérique, partout. Vous savez comme moi que le jour où l'instituteur français roulera en Cadillac n'est pas très proche, mais il y a nécessité de donner d'abord l'indispensable à ceux qui sont indispensables.

Ou bien on le fera, ou bien on ne fera pas la structure de ce pays – que celui qui doit le faire s'appelle de Gaulle ou Maurice Thorez, on n'y changera rien.

En ce moment, nous, nous préférons qui vous savez.

Donc, une fois la revalorisation faite, une fois la place de l'instituteur au village, du professeur à la faculté, rétablie, alors se pose le problème technique. Le problème technique, c'est, je crois, ceci : dans l'enseignement s'est produit au XVI^e siècle un bouleversement total, le jour où le livre a pris la place de la parole. Il est évident qu'aujourd'hui l'image est en train de prendre la place du livre. Le problème est donc, en langage clair, non pas de savoir comment on fera un peu de cinéma, mais comment on remplacera totalement, depuis l'école primaire jusqu'à la faculté, tout ce qui trouve en ce moment dans la parole son accent décisif, par un certain système d'images.

Qu'on me comprenne bien. Je ne suis pas en train de dire que la conception du corps enseignant doit devenir celle d'une sorte de fonction de commentaire. Pas du tout. Je voudrais distinguer dans votre mission deux domaines tout à fait séparés. D'une part, vous transmettez les connaissances; d'autre part, vous transformez les connaissances en une culture, c'est-à-dire en un domaine de qualité humaine.

Quel intérêt y a-t-il pour qui que ce soit au monde, que le corps enseignant de l'Occident tout entier soit transformé par définition en une série de répétiteurs – je l'entends au sens étymologique du mot ? C'est, de toute évidence, inutile et même fâcheux.

Ce qui est d'abord essentiel, c'est que vous disposiez d'un matériel aussi totalement élaboré que possible, par lequel ce que vous aviez à répéter soit supprimé. Je précise que jamais, évidemment, un exposé sur le cours de la Garonne, par exemple, ne correspondra à ce que peut être un film qui prend la Garonne à sa source et va jusqu'à son embouchure. Et au surplus, quel intérêt a pour vous de faire un exposé sur le cours de la Garonne ?

Par contre, ce qui est essentiel, c'est que votre culture soit démocratique, et que ce terme un peu usé veuille dire quelque chose. Pour cela, il faut qu'il veuille dire : donner,

sans bénéfice de privilège d'argent, aux enfants privilégiés par l'intelligence le maximum de chances, et aux défavorisés le minimum de défaveur.

L'idée que j'ai de votre mission, ce serait d'en séparer tout ce qui est proprement enseignement des connaissances, qui serait assuré par l'organisme central de l'Education nationale, sous la forme d'images – ces images devant être bien entendu commentées, et commentées par un instituteur ou un professeur choisi, non pas du tout surtout pour sa gloire, mais pour ses qualités pédagogiques. Ensuite, commencerait votre rôle, c'est-à-dire le moment où vous transformez ces connaissances en une réalité humaine.

Je dirai d'abord que ce système présenterait l'avantage, après tout assez gros, de la charité.

Car enfin, si des instituteurs peuvent employer un peu plus de leur temps pour les enfants les plus défavorisés, ce ne serait peut-être pas plus mal pour le pays !

Bien entendu, nous n'allons pas transformer l'école en institut pour les enfants arriérés, mais ce qui est vrai pour les uns est vrai pour les autres, et je dirai que la fonction principale de l'enseignement me paraît tenir en une phrase : donner à chaque enfant sa plus grande chance.

Maintenant, si nous passons au domaine supérieur, alors commence bien entendu tout le drame. Vous avez pour fonction, pour mission, de former des hommes. Eh bien ! ne plaisantons pas. Vous savez aussi bien que moi, que ce soit à Normale ou ailleurs, et nommément à la Sorbonne, qu'on ne vous l'a jamais appris à vous-mêmes pour commencer.

Aujourd'hui, recréer des hommes est un des travaux les plus difficiles qui puissent se présenter à vous, parce qu'il n'y a plus de structure, ni de l'Etat ni de la pensée, et que, par conséquent, sans réelle doctrine et sans réelle structure, chacun d'entre vous est amené à résoudre personnellement son propre problème.

On peut raconter que la politique va résoudre cela : ce n'est pas vrai. Aucune politique ne le résoudra. Votre destin d'éducateurs est entre vos propres mains. Ce destin, dans l'extraordinaire délabrement de cette Europe occidentale qui représente

quand même encore quelque chose, c'est-à-dire la dernière hauteur de l'Esprit, la dernière volonté de sauver quelques principes sur lesquels elle s'est formée, vous l'accomplirez seulement dans la mesure où vous pensez, vous : «Par-delà toute politique, par-delà l'absence de toute structure, j'essaierai dans mon domaine – qu'il soit celui de l'instituteur ou celui du professeur de Sorbonne – de suivre ma pente pourvu que ce soit en montant. J'essaierai de faire que chacune de ces vies tremblantes qui m'est confiée soit plus tard quelque chose comme une vie meilleure que ce qu'elle aurait été sans moi, qu'il s'agisse d'un étudiant ou d'un enfant de paysan». En somme il s'agit de pouvoir dire, comme on le disait de cet instituteur dont j'ai parlé tout à l'heure : «Je serai, le jour où je mourrai, un homme dont ceux qui l'ont écouté pourront dire : il nous a enseigné ce qu'était la dignité humaine».

Messieurs, c'est tout ce que j'avais à vous dire ce soir. Soyez, ou ne soyez pas avec nous politiquement. En tout cas, rendez-nous cette justice : le langage que nous vous tenons en ce moment, est l'un des langages nobles qui vous auront été adressés.